

Un champion de l'incrédulité aux États-Unis d'Amérique

Autor(en): **Schinz, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **32 (1899)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN
CHAMPION DE L'INCRÉDULITÉ AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PAR

ALBERT SCHINZ

A la fin du mois dernier est décédé un homme qui, à plusieurs reprises, a fait beaucoup de tapage aux États-Unis d'Amérique, par ses attaques furieuses contre le christianisme : Robert G. Ingersoll. Sa mort, que personne n'attendait, a été d'autant plus commentée par la presse qu'elle venait au milieu de la saison morte du journalisme. Quelque opinion qu'on ait de lui, il faut reconnaître qu'il était une figure caractéristique de l'Amérique contemporaine et une figure intéressante à étudier pour qui veut se rendre compte du mouvement des esprits dans la grande république d'au delà de l'océan.

Ses admirateurs enthousiastes ont pleuré Ingersoll comme « le plus grand penseur du siècle ». De ceux qui l'ont combattu durant sa vie, les uns ont eu la sagesse de s'abstenir de tout nouveau commentaire, les autres, — en beaucoup plus grand nombre, — soit par leur plume, soit du haut de la chaire, ont donné libre cours au sentiment de délivrance qu'ils éprouvaient de cette disparition, et n'ont pu s'empêcher de jeter une dernière pelletée de malédiction sur la tombe de leur grand adversaire.

Une chose est certaine, c'est qu'Ingersoll ne s'est point repenti avant de mourir, comme d'aucuns l'avaient solennelle-

ment prophétisé; et ceux qui se sont réunis pendant sa vie pour prier pour sa conversion sont obligés de confesser que Dieu ne les a point exaucés. Ingersoll est mort comme il a vécu, en incrédule. Et ses amis l'ont voulu proclamer hautement en lui faisant, très ostensiblement, des funérailles d'« agnostique. » — on l'appelait « le grand agnostique, » les Américains aimant les mots sonores. On fit remarquer avec beaucoup de soin que les fleurs qui embaumaient la chambre funéraire n'étaient point celles qu'on trouve auprès des autres morts, les lis et les immortelles, mais des pâquerettes surtout, les fleurs du printemps. Pas de crêpes non plus; pas cette odeur âcre qui vous saisit à la gorge lors des cérémonies ordinaires des adieux éternels; pas de musique; pas de prières, — comme rites funéraires seulement la lecture de morceaux tirés des écrits d'Ingersoll lui-même. D'abord son dernier poème « La déclaration de l'homme libre »; puis un fragment intitulé « Ma religion » ou « Ma profession de foi » (*My Creed*); enfin le bref discours qu'il avait prononcé peu d'années auparavant sur la tombe de son frère.

* * *

Sa vie n'offre pas grand intérêt. Il naquit en 1833; il était fils d'un pasteur dont les idées larges firent surgir bien des mécontentements dans sa paroisse. Il étudia le droit. En 1860 il est candidat du parti démocratique au Congrès, mais est battu. En 1862 il est nommé colonel du XI^e régiment de cavalerie de l'Illinois; à la même époque il se range au parti républicain. Un discours pour la nomination de Blaine, comme président des Etats-Unis, en 1876, à Cincinnati, lui fit sa réputation d'orateur. En 1877 on lui offrit le poste d'ambassadeur en Allemagne; il refusa. Il mourut dans sa maison de campagne à Dobbs Ferry, Etat de New-York.

Il fut un avocat éloquent; quelque peu poète aussi. Il mit ces deux talents en réquisition pour ses campagnes contre le christianisme.

Sa méthode de polémique n'était pas précisément très raffinée; il était un orateur populaire dans le sens le plus complet du

mot. Il fut ce qu'on nomme très joliment dans son pays « une fusée de quatre juillet, » c'est-à-dire un homme très recherché pour prononcer des toasts patriotiques le jour de la fête nationale. Il possédait un grain d'humour qui lui gagnait aussitôt la sympathie de ses auditeurs; et puis il avait, — ce qui fut surtout précieux dans ses conférences anti-religieuses, — un talent tout particulier pour se mettre au niveau de raisonnement des foules, tout en leur donnant le sentiment flatteur qu'il discutait sérieusement avec elles les plus profonds problèmes humains, qu'il en appelait à leur jugement dans des questions dont les grands génies de l'humanité ne se sont jamais approchés qu'avec les plus infinies précautions.

Tout en admettant qu'il s'est laissé quelque peu griser par ses succès oratoires, il serait injuste de refuser à Ingersoll la sincérité de ses croyances et de l'accuser d'avoir usé du thème si facile d'attaques contre les idées religieuses de ses contemporains, pour se faire un nom. Sa manière de faire du fracas dans les revues et les journaux au sujet de matières si sérieuses nous répugne d'emblée, à nous autres Européens, et les tournées de conférences pour faire applaudir dans toute l'Amérique son éloquence aux dépens des croyances sacrées et chères à des millions de ses compatriotes, sentent trop le charlatan pour nous. Il faut nous souvenir toutefois que nous sommes dans un pays où de tels procédés sont si coutumiers qu'ils ne choquent plus.

Son attitude à l'égard du christianisme, lorsqu'on la dégage du bagage trompeur de l'éloquence et de l'esprit, est assez bien reflétée, croyons-nous, dans son dernier poème. Nous donnons la traduction de quelques strophes :

LA DÉCLARATION DE L'HOMME LIBRE.

« Nous n'avons pas de mensonges à défendre — nous voulons des faits. — Notre force, notre pensée, nous ne les dépensons pas en vaines attaques — et nous n'essayerons jamais mesquinement — de sauver quelque imposture aimable et attrayante.

» La simple vérité est ce que nous demandons — pas l'idéal. — Nous nous sommes donné la noble tâche — de trouver le réel. —

Si tout ce qui est n'est que rebut — nous voulons le savoir et supporter notre perte.

» Nous ne voulons pas, de notre propre gré, être dupés — par des contes de nourrices. — Nos cœurs sont préparés par une réflexion sérieuse — à supporter le pire; — et nous pouvons accepter fiers et fermes — toutes les choses, tous les faits qui sont réalité.

» Nous n'avons pas de Dieu à servir ou à craindre — pas d'enfer à éviter, — pas de diable au regard malin. — Lorsque la vie est achevée, un sommeil sans fin peut fermer nos yeux, — un sommeil sans songes ni soupirs.

» Nous n'avons pas de maîtres sur la terre — pas de roi dans l'air; — nous sommes là sans menottes — sans une prière — sans une crainte de la nuit à venir. — Nous cherchons la vérité, nous aimons la lumière.

» Nous ne nous inclinons pas devant un « devine » — un vague inconnu; — nous ne bénissons pas une force brutale — d'un ton solennel. — Lorsqu'un mal nous atteint, nous ne maudissons pas — ou bénissons parce qu'il n'est pas pire.

» Lorsque des cyclones sévissent, lorsque les éclairs brillent — ce n'est que le destin: — il n'y a pas de Dieu de colère, qui frappe — avec une haine implacable. — Derrière les maux qui atteignent l'homme, — il n'y a pas de but ou de plan.

.
 » Nous marchons selon la lumière que nous avons — cheminons sur le sentier — qui conduit à la pure hauteur de l'honneur, — insouciant de la colère — ou de la malédiction divine, en dépit du prêtre, — tâchant de connaître et de réaliser ce qui est juste.

» Nous aimons notre prochain, notre race — femme, enfant, ami; — nous sommes aveugles et sourds pour des fantômes — mais nous tendons une main secourable au malheureux. — C'est en aidant les autres que nous trouvons notre bénédiction.

.
 » Les mains qui portent secours sont meilleures de beaucoup — que les lèvres qui prient. — L'amour est l'astre rayonnant — qui montre la route; — il n'éclaire pas des mondes incertains de félicité — mais un paradis dans celui-ci.

.
 » Y a-t-il au delà de cette nuit silencieuse — un jour sans fin? — La mort est-elle une porte qui conduit à la lumière? — Nous ne savons. — Le muet secret, caché sous la destinée — nous l'ignorons; nous espérons et attendons. »

On voit que tout est négatif; la partie positive de ses croyances a été résumée dans sa « profession de foi » (*creed*) dont voici les premières lignes:

« Aimer la justice, combattre pour le droit, aimer le pardon, assister le faible, oublier les offenses et se souvenir des bienfaits, aimer la vérité, être sincère, prononcer des mots honnêtes, aimer la liberté, vouer une guerre impitoyable à l'esclavage sous toutes ses formes, aimer femme, enfant et ami, créer un intérieur heureux, aimer le beau dans l'art, dans la nature, cultiver l'esprit, se familiariser avec les grandes pensées, exprimées par les hommes de génie... (etc. etc) telle est la religion de la raison, le credo de la science. Ceci satisfait le cerveau et le cœur. »

Il n'y a certainement là rien d'original; et comme on le verra plus loin, cet amour qui forme la base de toute sa philosophie, il reconnaît qu'il est enseigné par ce christianisme qu'il poursuit de ses sarcasmes et de ses malédictions.

* * *

Ses discussions publiques affectent un tout autre ton.

Il y déclare que la Bible est un « tas de fables »; les apôtres sont de « tristes sires » (*a poor lot*) pour lesquels il déclare n'avoir qu'une « piètre estime » (*do'nt think much of*), et ainsi à l'avenant.

Les jugements portés sur les dogmes chrétiens sont d'une superficialité navrante. Il n'arrive pas à voir même l'idée de sacrifice dans la doctrine de l'expiation; il la considère par son côté tout à fait extérieur et dit: c'est tout simplement « en punir un autre au lieu du coupable » (*punishing the wrong man*). Il ne sait pas, — ou il refuse — d'entendre le langage du symbolisme, il ridiculise dans la doctrine de la régénération cet « agent mystérieux, miraculeux, surnaturel, invisible, appelé, je crois, le Saint-Esprit, qui entre dans le cœur de l'homme et le transforme. » Il ne lui vient pas à l'idée que la matérialisation de symboles pareils est l'œuvre de la foule ignorante et que d'autres peuvent les considérer sous leur vrai aspect de simples images illustrant une croyance. Est-il besoin de dire que la doctrine de la rétribution finale était un thème favori d'Ingersoll? Là il hurle des blasphèmes pour dissimuler le peu de profondeur des attaques. On lui a, à répétitions fois et très doucement, voulu rappeler que ce dogme n'était en somme qu'une affirmation énergique de sa propre théorie des conséquences des actes

bons et mauvais, que même l'adoption de la doctrine des peines *éternelles* pouvait se baser sur le fait que les conséquences des actes sont éternelles elles-mêmes, sauf au cas d'annihilation complète, — mais c'est là un motif d'éloquence trop puissant, que « cette croyance la plus horrible qui soit jamais entrée dans le cerveau humain, à savoir que le Créateur créerait des êtres pour les détruire! Cela ferait de lui le plus épouvantable tyran de l'univers — un Moloch dévorant ses propres enfants... ; » puis, d'une voix qui donne la chair de poule à l'assemblée: « Un tel Dieu je le hais avec toutes les forces de mon être. » Ailleurs: « Comparé avec le crime commis par Dieu, tout crime que l'imagination pourrait parvenir à inventer pour le prêter à l'homme, est une vertu. » Ce crime, « il rend le ciel une impossibilité, Dieu un monstre infini, et l'homme une éternelle victime. Rien ne peut racheter une religion dans laquelle se trouve un pareil dogme. Elle est entourée de tous les serpents des furies. »

Tous les adversaires sérieux qui l'ont combattu ont fait remarquer à Ingersoll qu'il nuisait à sa propre cause en s'oubliant si complètement. Il a écarté d'une boutade ces conseils et a continué à se couvrir de ridicule par des sorties telles que celles-ci: « Ne savez-vous pas que Christ lui-même a offert des récompenses dans ce monde et l'éternelle félicité dans un autre à ceux qui abandonneraient leurs épouses et leurs enfants, et le suivraient?... » « Le christianisme enseigne au mari à abandonner sa femme, à la femme à abandonner son mari, aux enfants à abandonner leurs parents, dans le dessein égoïste et misérable de sauver leur propre petite, mesquine âme. » Une autre fois il compare les différents dieux anciens, Jupiter et Jéhovah: « Les regardant tous les deux comme créations de l'esprit, je choisis entre eux, et je préfère le Dieu des Grecs selon le même principe que je préfère Portia à Jago. » Une autre fois encore, balayant d'un seul coup d'éloquence l'expérience de millions d'hommes pendant dix-neuf siècles, et n'acceptant que son seul verdict à lui, il s'écrie: « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais aucune consolation dans le christianisme orthodoxe. Il n'offre aucune consolation à

aucun homme bon et aimant. Je préfère la consolation de la Nature, la consolation de l'espérance, la consolation venant des affections humaines.... »

Son système de réfutation, vis-à-vis des objections de ses adversaires, est souvent d'une pauvreté qui saute aux yeux de quiconque cherche non pas des traits d'esprit, mais la vérité. Comme on lui avait fait remarquer que même un homme tel que Napoléon n'avait pu s'empêcher de rendre hommage à un Créateur, Ingersoll réplique: « Est-il possible que Napoléon — un des hommes les plus infâmes qui aient existé — ait eu une nature si délicatement organisée, qu'elle fût sensible aux influences divines? En êtes-vous venus à la nécessité de prouver l'existence d'un tyran par les paroles d'un autre? Personnellement, je n'ai que peu de confiance dans une religion suffisant au cœur d'un homme qui, pour satisfaire son ambition, a rempli la moitié du monde de veuves et d'orphelins. » Enfin ses personnalités sont assez peu en place; vraies ou non, elles ne parlent jamais en faveur de celui qui use de telles armes de combat: « En ce qui concerne Agassiz (qu'on lui avait opposé comme un homme de science resté fidèle au christianisme) il est juste de dire qu'il a fourni une grande quantité de témoignages en faveur des théories de Charles Darwin, et puis a déclaré erronées ces théories — préférant une bonne réputation dans les cercles de Harvard pendant quelques jours, à l'approbation durable du monde intellectuel. »

Ingersoll était du reste un parfait avocat; il cède un tout petit point pour se donner des airs de généreuse impartialité, et puis, couvert de ce manteau de justice, il jette à la face du monde les plus étonnantes impudences. Très opportuniste aussi, il concède un jour ce qu'il a violemment contesté la veille, et vice-versa; tout dépend des circonstances. Il est très habile à solliciter de ses auditeurs toute leur attention, de sorte que des distinctions, qui s'imposent dès qu'on réfléchit de sang-froid, n'ont pas le temps de se présenter que déjà la conclusion est tirée, et la concession arrachée au public, qui éclate en applaudissements frénétiques.

* * *

Les plus connues des conférences publiées d'Ingersoll sont celles intitulées : « Les Dieux », « les Fantômes » et « Quelques erreurs de Moïse ». Ses « Interviews avec Talmage, » le célèbre orateur chrétien des Etats-Unis, constituent le volume « où il déploie le plus d'esprit ». D'abord il a été pris au sérieux et réfuté par quelques personnes de haute valeur intellectuelle ; plus tard, comme de nouveaux arguments manquaient complètement, la riposte a cessé. En 1888 la *North American Review* demanda à Ingersoll d'ouvrir dans ses colonnes une discussion par un article auquel répondrait un juriste chrétien fameux de la Pennsylvanie, Jérémiah Black. Des hommes comme Lyman Abbot, un ecclésiastique de renom aux Etats-Unis, Henry M. Field, le rédacteur de l'*Evangeliste*, de New-York, le professeur Fisher, de l'université de Yale, et Gladstone lui-même, sur l'invitation de l'éditeur de la *North American Review*, prirent successivement part à la discussion, et réussirent à lui donner un caractère vraiment intéressant ; ils répondirent avec une dignité et un tact qui leur fait honneur, mais qui aussi fait trop souvent contraste avec la manière emportée de leur adversaire.

La dernière joute fut celle de 1891 à 1892 ; ce ne fut pas la moins mouvementée. Cependant, nous l'avons dit, le jeu était usé, et comme ceux qui relevèrent le gant ne furent guère pour la plupart que des démagogues en froc, ou des sectaires d'une étroitesse repoussante, Ingersoll conserva l'apparence de la victoire. La discussion, plus brève que les précédentes, se laisse plus facilement esquisser, et trahit en outre assez bien le ton affecté par le « grand agnostique ».

La lutte s'ouvrit par un article d'Ingersoll dans le *New-York Evening Telegram* du 19 décembre 1891. C'était le fameux morceau intitulé : « Le sermon de Noël » ; il est assez provoquant, le voici :

« La bonne partie de Noël n'est pas toujours chrétienne — elle est généralement païenne ; c'est-à-dire humaine, naturelle.

» Le christianisme n'est pas venu avec un message de grande

joie, mais avec un message d'éternelle douleur. Il est venu avec la menace de tortures sans fin sur ses lèvres. Il signifie guerre sur la terre et perdition après.

» Il a enseigné quelques bonnes choses — la beauté de l'amour et la bonté de l'homme. Mais comme porteur de flambeau, comme messenger de joie, il a fait banqueroute. Il a attribué des conséquences infinies aux actes d'êtres finis, écrasant l'âme sous une responsabilité trop lourde pour des mortels. Il a rempli l'avenir d'épouvante et de flamme, et fait de Dieu le gardien d'un pénitencier éternel, destiné à devenir la demeure de presque tous les fils des hommes. Non content même ainsi, il a privé Dieu du pouvoir de pardonner.

» Et cependant il peut avoir accompli quelque bien en empruntant au monde païen la vieille fête appelée Noël.

» Longtemps avant que Christ fût né, le Dieu Soleil triomphait sur les puissances de la nuit. A peu près au temps que nous appelons Noël, le jour commence imperceptiblement à s'allonger. Nos ancêtres barbares étaient des adorateurs du soleil et ils célébraient sa victoire sur les hôtes de la nuit. Une telle fête était naturelle et belle. La plus naturelle de toutes les religions est le culte du soleil. Le christianisme a adopté cette fête. Il a emprunté aux païens ce qu'il a de mieux.

» Je crois à Noël et à tous les jours qui sont mis à part pour se réjouir. Nous autres en Amérique nous avons trop de travail et pas assez de plaisir. Nous sommes trop comme les Anglais.

» C'est, je crois, Henri Heine qui a dit qu'il pensait qu'un Français blasphémant était plus agréable à Dieu qu'un Anglais priant. Nous prenons nos joies sur un ton trop triste. Je suis en faveur de tous les jours de liberté et de joie — plus il y en a, mieux cela vaut.

» Noël est un bon jour pour pardonner et oublier, un bon jour pour rejeter les préjugés et les haines, un bon jour pour remplir votre cœur et votre maison, les cœurs et les maisons des autres, de rayons de soleil. »

L'Avocat chrétien, l'organe de l'église méthodiste à New-York, ayant inséré une réponse sous le titre: « Des mensonges aussi grands que des montagnes » et proposé de « boycotter » le journal qui avait accepté de publier le « Sermon de Noël », Ingersoll répondit immédiatement :

« Lorsqu'un éditeur orthodoxe attaque un incrédule, attendez-vous à de la bonté, de la charité et de l'amour.

» L'aimable éditeur de *L'Avocat chrétien* m'accuse d'avoir écrit « trois gigantesques mensonges » et il les énumère ainsi :

« 1. Le christianisme n'est pas venu avec un message de grande joie, mais avec un message d'éternelle douleur.

» 2. Il a rempli l'avenir d'épouvante et de flamme et fait de Dieu le gardien d'un pénitencier éternel, destiné à être la demeure de presque tous les fils des hommes.

» 3. Non content de cela, il a privé Dieu du pouvoir de par-donner. »

» Qu'on nous permette de reprendre ces « gigantesques mensonges » par ordre, et de voir s'ils sont en accord avec le Nouveau Testament ou non, — s'ils sont appuyés par le credo de l'église méthodiste.

» J'insiste sur ce que le christianisme n'est pas venu avec un message de grande joie, mais avec un message de douleur éternelle.

» Selon les credos orthodoxes, le christianisme vint avec le message que la race humaine était totalement dépravée, et que tous les hommes étaient perdus, et que tous ceux qui rejetaient ou refusaient d'accepter la nouvelle religion seraient livrés au feu éternel.

» Ce n'était point là un message de grande joie.

» Si les passagers d'un grand navire recevaient la nouvelle qu'ils vont sombrer, que peu seront sauvés et que presque tous périront, parleraient-ils de « message de grande joie? » Il est à présumer que Christ connaissait sa mission, et pourquoi il venait. Il dit: « Ne pensez point que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu pour mettre un homme en rébellion contre son père, et la fille contre sa mère. » Dans mon jugement, ce ne sont pas là des messages de grande joie.

» Maintenant au message d'éternelle douleur:

« Alors il dira à ceux qui sont à sa gauche: Allez, vous maudits, au feu éternel, qui est préparé pour le diable et ses anges. »

« Et ceux-ci iront dans les tourments éternels; mais les justes (c'est-à-dire les méthodistes) iront dans la vie éternelle. »

« Celui qui croit, ne sera pas condamné. »

» Sachant, comme nous le savons, que peu de gens seulement ont été des croyants, que durant les 1800 ans derniers, pas un sur cent n'est mort selon la foi et que, par conséquent, tous sont dans l'enfer, on peut vraiment dire que le christianisme est venu avec un message de douleur éternelle.

» Venons au second « mensonge gigantesque, » à savoir que le christianisme a rempli l'avenir d'épouvante et de flamme, et fait de Dieu le gardien d'un pénitencier éternel, destiné à être le séjour de presque tous les fils des hommes.

» Dans l'Ancien Testament il n'y a pas un mot de punition dans

un autre monde, rien des tourments et du feu de l'enfer. Quand Jéhovah tuait l'un de ses ennemis, il était satisfait. Sa vengeance était suffisante quand la victime avait péri. L'Ancien Testament donnait l'avenir au sommeil et à l'oubli. Mais dans le Nouveau Testament on nous dit que le châtement dans un autre monde est éternel et que la fumée de leurs tourments montera jusqu'en éternité.

» Cette affreuse doctrine, ces textes effrayants, remplirent l'avenir d'épouvante et de flamme. S'appuyant sur ces textes, les églises orthodoxes ont construit un pénitencier éternel, dans lequel presque tous les fils des hommes seront enfermés, et livrés aux tourments éternels; et Dieu est le gardien de cette prison. Les portes sont ouvertes seulement pour recevoir.

» La doctrine des peines éternelles est l'infamie des infamies. Comme je l'ai souvent dit, l'homme qui croit aux peines éternelles, dans la justice de la rétribution éternelle, souffre au moins de deux maladies: — pétrification du cœur et putréfaction du cerveau.

» La troisième question est de savoir si « le christianisme a privé Dieu du pouvoir de pardonner. »

» L'église méthodiste, et toute église orthodoxe, enseignent que cette vie est une période d'épreuve, qu'il n'y a aucune chance de réformation après la mort; que Dieu ne donne aucune opportunité pour se repentir dans un autre monde.

» C'est la doctrine du monde chrétien. Si ce dogme est vrai, alors Dieu ne relâchera jamais une âme de l'enfer, — le pouvoir du pardon ne sera jamais exercé.

» Que Dieu sera heureux, et que tous les sauvés seront heureux avec lui, sachant que des billions et des billions de ses enfants, de leurs pères, mères, frères, sœurs, épouses et enfants, sont des détenus dans les donjons éternels et que des mots de pardon ne seront jamais prononcés!...

» Il me semble clair que le christianisme n'a pas apporté de « message de grande joie », mais qu'il est venu avec un « message d'éternelle douleur, » — qu'il a « rempli l'avenir d'épouvante et de flamme », qu'il a fait de Dieu « le gardien d'un pénitencier éternel », que ce pénitencier « était destiné à devenir la demeure de presque tous les fils des hommes », et qu'il a « privé Dieu du pouvoir de pardonner ».

.

Un autre ministre, Rev. James M. King, accuse Ingersoll de blasphème, de troubler sans nécessité des âmes qui ont le droit d'avoir leur foi, et enfin il insinue que l'auteur du « Sermon de Noël » ne se livre à ses attaques que pour la notoriété et l'argent qu'il en retire.

Nous citons aussi quelques passages de la réponse d'Ingersoll :

« Comment les droits de ce qu'on nomme des « familles honnêtes » (clean families) sont-ils violés par la lecture des opinions sincères des autres, discutant si Noël est célébré en l'honneur de la mort de Christ ou en l'honneur du triomphe du soleil sur les puissances de la nuit ? Est-ce que les familles chrétiennes sont si faibles intellectuellement qu'elles ne peuvent supporter d'entendre l'opinion de l'autre camp ? Ou est-ce que leur position est si faible que le moindre témoignage l'emporte ? Pourquoi tous ces ministres insistent-ils sur ce qu'il est de mauvais ton de soulever seulement la question de la vérité de l'improbable ou de l'improbabilité de l'impossible ? »

« Mr King s'imagine que je n'ai attaqué le christianisme que pour « les bénéfices qui m'en reviendraient ». Est-il disposé à admettre que nous nous sommes tellement éloignés de la foi orthodoxe que le moyen de faire de l'argent ce soit de dénoncer le christianisme ? Je peux à peine croire, de joie, que la liberté de pensée soit aussi avancée. Je regrette extrêmement qu'il n'y ait rien de fondé dans sa remarque. Je suis vraiment fâché qu'il soit possible, dans notre monde, de vivre de l'ignorance et de la peur de ses semblables. Pourtant cela me donne de l'espoir pour l'avenir de lire que, même dans ce présent si ignorant, il y a un homme, c'est-à-dire moi-même, qui se fasse l'avocat de la liberté humaine — l'affranchissement absolu de l'âme, — et qui le fait pour « le bénéfice qu'il en retire » — parce que cette accusation est un compliment splendide à l'adresse de mes semblables. »

« Toutes les lois contre le « blasphème » ont été rendues par le parti numériquement fort et intellectuellement faible. Ces lois ont été rendues par ceux qui, ne trouvant pas d'appui dans la logique, en ont appelé à une législation.

» Derrière toutes ces superstitions, vous trouverez quelque intérêt personnel. Je ne dis pas que cela soit vrai dans chaque cas, mais je dis que si les prêtres n'avaient pas été friands de mouton, on n'eût jamais sacrifié d'agneaux à Dieu. Jamais rien ne fut porté au temple dont le prêtre n'eût l'usage, et il se trouva toujours que Dieu voulait ce que ses agents aimaient.

» Maintenant, je ne veux point prétendre que tous les prêtres aient été prêtres pour « le bénéfice » seulement, mais je dois dire que l'histoire du monde tend à montrer que la classe sacerdotale préfère le bénéfice sans religion à la religion sans bénéfice. »

On voit que le débat s'égaré. Ingersoll lui-même, qui reproche à ses adversaires de ne pas réfuter ses arguments et de faire

des personnalités, ne donne pas le bon exemple. Voici une autre réponse avec sa réplique, montrant la valeur de ces passes d'armes. M. Thomas Dixon, jr., le pasteur de l'Eglise du peuple à New-York, signe une lettre où l'on relève les passages suivants. Il dit d'abord qu'il croit à la liberté de la discussion et puis :

« Je pense que le Dr B. (le rédacteur de *L'avocat chrétien*) prend le colonel Ingersoll trop au sérieux. Le colonel n'est pas un homme de science, mais un orateur. Il n'est pas un historien, mais un poète. Les faits n'entravent point le vol de l'imagination de l'éloquent colonel. Il est un sentimentaliste des pieds à la tête. Ses arguments sont toujours *ad hominem*. Il est un superbe démagogue. Il est profondément humain. Il a sa manière. Et celle-ci, je crois fermement qu'elle est divine....

» Je crois sérieusement que Dieu a suscité cet homme remarquable pour être, en un certain sens, son prophète. Dans un sens je suis arrivé à croire qu'il est l'organe de Dieu. Je suis sûr qu'avec toute sa témérité d'expression et toute sa stupide ignorance de l'histoire, il a fait beaucoup pour délivrer le monde des superstitions, mensonges, hontes, charlataneries, traditions et prétentions qui passaient comme vérité orthodoxe.

» Si Dieu a pu choisir l'âne de Balaam pour transmettre un divin message, je ne vois pas pourquoi il ne pourrait utiliser le colonel. »

Le « colonel, » qui a beaucoup d'esprit, ne pouvait manquer de saisir la balle au bond, il répliqua :

« Quand nous prenons en considération que le Rev. Dixon est un ministre et croit qu'il est appelé à apporter aux hommes un message divin, je ne m'étonne pas qu'il fasse cette assertion : « Si Dieu a pu choisir l'âne de Balaam pour transmettre un divin message, je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas utiliser le colonel. » Il est naturel, pour un homme, de se justifier et de défendre sa propre occupation. M. Dixon voudra bien se souvenir cependant que l'âne était très supérieur au prophète de Dieu et que l'avantage fut tout du côté de l'âne.... » « Je suggérerai au Rev. M. Dixon de relire une fois le récit, et il trouvera :

» 1^o Que l'âne, le premier, vit l'ange de l'Eternel ;

» 2^o Que le prophète fut cruel, déraisonnable et brutal.

» 3^o Que le prophète perdit tellement son sang froid qu'il voulait tuer l'âne, et que l'âne, sans perdre son sang froid, raisonna avec le prophète et démontra non seulement sa supériorité intellectuelle mais sa supériorité morale. Il faut ajouter à tout cela que l'ange du Seigneur dut ouvrir les yeux du prophète — c'est-à-dire dut opérer

un miracle — pour rendre le prophète égal à l'âne, et non seulement cela, mais encore il le gourmanda pour sa cruauté. Et ce même ange crut que sans aucun miracle l'âne l'avait vu — l'ange — montrant que le discernement spirituel de l'âne, dans ces temps là, était de beaucoup supérieur à celui du prophète. »

Un autre ministre entra en lice, le Rev. Dr Peter, de New-York. Il cherche à ramener la discussion au point et demande à Ingersoll :

« Qu'est-ce que l'incrédulité a fait pour le monde? Où sont les témoignages du travail accompli? Où sont ses temples? Où sont ses écoles et collèges? Où sont ses hôpitaux? Où sont ses sociétés de bienfaisance? Qu'a-t-elle fait pour la société? Qu'a-t-elle fait pour l'élévation et la pureté de la morale publique? Quelle science ou quel art a-t-elle fait naître? Combien d'esclaves a-t-elle libérés? Combien d'ivrognes a-t-elle relevés? Combien de femmes perdues a-t-elle régénérées? Quand la guerre a foulé le sol avec des talons de fer, qu'a fait l'incrédulité pour les soldats blessés et mourants? Qu'a-t-elle fait pour préparer de nouvelles contrées pour la civilisation? Où a-t-elle jamais créé une seule vertu? Quelle vie a-t-elle jamais dirigée vers la sainteté? Quelle mort a-t-elle jamais reconfortée? »

Ingersoll, suivant une tactique très adroite, répond très vaguement, mais prend occasion de lancer sans cesse de nouvelles attaques. Ainsi, dans cette même lettre, le Dr Peter dénonçait le « boycottage » du journal qui avait publié le « Sermon de Noël » comme une lâcheté. Ingersoll aussitôt écrit :

« Le Rév. M. Peter a certainement raison quand il dit que la proposition de boycotter le *Telegram* « n'est pas virile, n'est pas » américaine, » mais je ne suis pas certain qu'il ait raison quand il dit que ce n'est pas « chrétien ».

» L'église ne nous a pas habitués à poursuivre ses ennemis avec de bonnes paroles et des actes charitables. Pour dire la vérité elle a toujours été plutôt impitoyable. Elle a prêché le pardon, mais elle n'a jamais pardonné. Il n'y a pas dans l'histoire du christianisme un seul exemple où l'église ait tendu une main amie à un homme qui niait la vérité de sa croyance.

» Il n'y a dans l'église aucun esprit — aucun terrain — d'entente. Il est dans la nature des choses qu'il ne puisse y en avoir, parce que l'église prétend avoir absolument raison. — D'après elle il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel. Elle exige reddition sans conditions. Elle ne supporte point de contradiction. Elle prétend avoir la vérité absolue. Pour cette raison il ne peut logiquement y avoir

aucun compromis, pas plus qu'un mathématicien ne pourrait changer la table de multiplication pour satisfaire quelqu'un qui nierait que $5 \times 5 = 25$. »

Puis reprenant quelques uns des points mentionnés par le Dr Peter, il en tire des effets semblables :

« Quant à l'éducation : Je reconnais volontiers que les catholiques ont toujours été en faveur de l'éducation — c'est-à-dire en tant que l'éducation fait d'un païen un catholique. Je reconnais aussi que les protestants ont toujours été en faveur d'une éducation — suffisante pour faire d'un catholique un protestant... De fait, les écoles sectaires (et il y en a en masse en Amérique) ont en bien des domaines empêché plutôt que secondé une éducation réelle. On n'enseigne point aux enfants à chercher par eux-mêmes. On ne leur permet pas de penser. On leur dit que la pensée est dangereuse. Ils sont bourrés de credos — des idées des autres. Leur crédulité est applaudie, leur curiosité blâmée. Si tout le monde avait été élevé dans ces écoles sectaires, tout le monde serait plus ignorant. Ces écoles ont été, et sont encore pour la plupart les ennemies de l'éducation supérieure, et dans la même proportion qu'elles sont sous le contrôle des théologiens, elles sont des obstacles ; dans la proportion où elles se sont sécularisées, elles ont été et sont bienfaisantes... Ces écoles deviennent meilleures toujours, simplement parce qu'elles deviennent de moins en moins théologiques, de plus en plus sécularisées... Les plus grands professeurs dans nos collèges, aujourd'hui, sont ceux qui ont le moins de confiance dans le surnaturel, et les écoles qui occupent les plus hauts rangs dans l'estimation des plus intelligents sont celles qui se sont le plus écartées des doctrines orthodoxes... »

Dira-t-on que l'incrédulité n'a pas favorisé la moralité ? c'est possible, mais ce qui est certain pour Ingersoll, c'est que l'église a favorisé l'immoralité :

« Le christianisme enseigne que toutes les offenses peuvent être pardonnées. Chaque église, inconsciemment, autorise les gens à commettre des crimes à crédit. Je ne veux pas dire que l'Eglise patronne consciemment l'immoralité. J'admets volontiers que des milliers et des milliers de ministres s'efforcent de faire le bien, — qu'ils sont purs et désintéressés, s'efforçant de rendre le monde meilleur. Mais il y a un défaut effrayant dans leur philosophie. Ils disent à un caissier de banque : « Vous ne devez pas voler, vous ne devez pas prendre un dollar — le larcin est condamnable, il est contraire à toute loi, humaine et divine, — mais, quand vous auriez dérobé à une banque jusqu'à son dernier *cent*, Dieu vous pardonnera aussi volontiers, aussi incontinent au Canada qu'il le fera aux Etats-Unis... »

Et ainsi des autres points.

La discussion continua sur ce ton, peu à peu chacun voulant avoir dit son mot, les uns pour, les autres contre Ingersoll. Parmi ses soutiens se trouva, entre autres, un hindou qui, au nom du bouddhisme, se montra si violent qu'il eût rendu des points à Ingersoll lui-même. Qu'on en juge par ce seul passage :

« Si un petit Chinois de dix ans ne peut pas composer en une semaine une religion meilleure et plus philosophique que la bible du chrétien, je suis disposé à me convertir du paganisme au christianisme. »

* * *

Chacun voit le danger des débats de la nature de celui que nous venons de résumer. Quelques éléments de vérité incontestables et faciles à démontrer du côté de l'attaque, lesquels sont destinés à gagner la confiance de l'auditeur et du lecteur pour tout le reste. Il est évident ici que l'adoption de la fête de Noël par les chrétiens — adoption qu'il n'est pas possible de nier, et qui du reste ne mérite aucun blâme — n'a été que le prétexte aux lourdes attaques contre le Dieu, vengeur de l'injustice, de la bible. Il était difficile de trouver la note juste pour répondre. Deux catholiques ont assez bien réussi; l'un d'eux, en cherchant à mettre à découvert la subtilité d'Ingersoll a été un peu trop casuiste lui-même; l'autre, le Père Young, des frères Paulistes, a été par endroits admirable. Qu'on nous permette de citer une page de sa réponse. Il fait parler Ingersoll lui-même; seulement, à côté des accusations, il introduit les trucs de l'orateur qui révèle ainsi lui-même le secret de son pouvoir sur la foule.

« En parlant des souffrances infligées par la Nature, je me souviens d'une jolie petite histoire que je vous ai contée à propos de Dieu et de l'atmosphère; et quel monstre je vous ai fait penser qu'il était quand il n'avait pas voulu faire tomber de la pluie en Russie, alors qu'il savait qu'il y aurait une famine, et que des bébés périraient sur le sein de leur mère morte. » (Allusion à une description pathétique de Ingersoll dans une de ses lettres au *Telegramm*.)

« Bob, disait un vieil avocat à un jeune, si vous voulez réussir avec vos jurys, ne leur permettez pas de penser. Faites tout le travail

de la réflexion. Jouez au sonnailler et conduisez votre troupeau. Sautez par dessus une traînée de poussière éclairée par le soleil et venant au travers de la cloison par le trou d'un nœud enlevé, ils prendront cela pour une barrière et ils sauteront après vous, tous, tant qu'ils sont. »

» Comme vous avez bruyamment applaudi cet argument — du moins vous pensiez que c'en était un — de l'atmosphère de Russie! ce n'était qu'une traînée de poussière éclairée par le soleil.

» Viens donc mon petit garçon — dis-je à un enfant de dix ans — que penserais-tu d'un homme qui saurait que simplement en écrivant son nom sur une pièce de papier, des centaines de mille des meilleurs hommes du pays seraient tués, que des centaines de mille tombes seraient creusées pour les enterrer, et que le pays serait couvert d'hôpitaux pleins de gens malades et mourants, et que des milliers de foyers heureux ne recevraient plus que des veuves et des orphelins? Tu ne penses pas qu'un homme pareil puisse jamais exister — ou bien? »

« Non, — dit le petit garçon, — je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme pareil. »

« Mais suppose pour un instant qu'il ait existé, — lui disais-je — il doit avoir été un monstre effrayant; ne penses-tu pas? »

« Certainement, — dit le petit, — mais je suis bien sûr qu'un monstre pareil n'a jamais existé. »

« Vous voyez, frères, comme j'ai joué au sonnailler avec cet innocent petit agneau, et comme il m'a suivi quand j'ai sauté par dessus la traînée de poussière lumineuse. Car un tel homme a existé, et il ne fut pas un monstre, mais un homme sage et bon, dont le nom était Lincoln. Maintenant vous voyez comme j'ai pensé pour vous; je vous ai fait croire que l'atmosphère de Russie était une barrière solide et sottement vous avez tous sauté après moi. »

La réplique n'est pas convaincante en soi, mais on ne peut s'empêcher de la trouver très en place dans une discussion ouverte et menée à la façon de celle dont il s'agit.

* * *

Le défaut capital d'Ingersoll, c'est son manque total de sens historique. Et ceci n'explique pas seulement ses propres errements, mais la grande popularité de sa parole. Quoi de plus naturel en effet à l'homme non cultivé que de tout juger d'après son point de vue et ses idées actuelles? Ingersoll n'a fait que cela dans toute sa campagne contre la religion chré-

tienne, et il a ainsi réussi aisément à trouver le chemin des cœurs chez des auditeurs superficiels. Ingersoll lui-même n'était certes pas l'érudit que ses amis cherchent à nous représenter ; il avait une certaine culture, cependant, qui ne permet pas d'excuser chez lui ce manque de tact historique, si acceptable chez les masses. Personne ne contestera au christianisme et à l'église le droit d'être examinés du point de vue de la critique comme tous les événements du passé. Or placez leurs héros, leur histoire, et leurs doctrines dans leur cadre de temps et de lieu, et certes vous obtiendrez une appréciation différente de celle du « grand agnostique ».

Prenons les points les plus violemment et, à première vue, les plus justement attaqués. Ingersoll n'a pas de mots assez sévères pour condamner Calvin, il l'oppose à « l'aimant Spinoza ». Admettons que Spinoza ait été aimant, quoiqu'il n'en donnât pas de grandes preuves, ayant passé sa vie enfermé dans une chambre où tour à tour il taillait du verre et philosophait. Comment en tous cas ne pas voir que Calvin a été aimant aussi ? Comment, pour un homme qui se pose en redresseur du jugement des hommes, ne pas voir que Calvin n'eût jamais, à l'époque où il vivait, réussi dans son œuvre d'émancipation du joug catholique sans sa farouche énergie ? Comment ne pas voir que son intolérance était la condition de son succès ? Comment ne pas le remercier, quand on porte le nom d'Ingersoll, d'avoir osé regarder, au delà des maux présents, au seul but d'émancipation intellectuelle qu'il se proposait ? au but d'arracher les hommes à cette religion qui avait permis, même commandé et dirigé l'inquisition ? Comment, quand on se pose en connaisseur de l'histoire, ne pas savoir que même les Jésuites ont, en mots précis et clairs, reconnu et publié *urbi et orbi*, que la mémoire et le caractère de Calvin avaient été iniquement calomniés par les adversaires du réformateur ? On dira que Calvin a mis une autre superstition à la place de celle de l'église catholique. Sans doute ; il le fallait. Ingersoll, qui pose pour l'homme de science et a sans cesse la bouche pleine des noms de Bruno, Darwin, Spencer, oublie-t-il donc tout à coup la loi d'évolution ? Les hommes ne pouvaient pas être sans

conducteurs spirituels au seizième siècle, puisque aujourd'hui encore, à la fin du dix-neuvième siècle, ils ont besoin d'un Ingersoll pour les tancer de leur bêtise, pour leur apporter la lumière. Nous ne parlerons pas de la prédestination, la doctrine dont on a tant abusé pour prouver la sécheresse de cœur de Calvin; nous ferons seulement remarquer que, autant elle a été de tous temps incomprise et ridiculisée, autant elle a toujours été reconnue par tous les penseurs comme une des plus profondément philosophiques que le christianisme ait suggérées; rappelons seulement sur ce sujet les pages éloquentes de Bersier (qui pourtant n'acceptait pas ce dogme) lors du 200^e anniversaire de la Révocation de l'Edit de Nantes, en 1885.

Il n'y a pas jusqu'à l'inquisition qui, du point de vue critique et historique, ne semble un acte politique, — car c'était de la politique à l'origine, — tout à fait naturel et légitime pour l'époque.

Enfin, remontant encore plus haut, il n'y a pas de doute que le christianisme, avec sa doctrine des peines de l'enfer, n'ait apporté un message de grande douleur, si on le considère au point de vue du présent. Mais qu'on se rappelle sous quelle forme et à qui il fut prêché d'abord. Le monde était divisé en gens jouissant de tout ce qui était considéré comme bon et agréable, les autres, esclaves des premiers, ne vivait que de privations. Ceux-ci étaient de beaucoup les plus nombreux. Leur a-t-on apporté un message de grande douleur quand on leur a dit, à ces millions de déshérités, qu'il y aurait un jour de rétribution? Qu'importe ce que cette doctrine vaut aujourd'hui? d'aucuns sont encore trop navrés des injustices du monde pour vouloir renoncer à la rétribution sans preuve positive du contraire, d'autres n'en veulent plus. Considérons-la seulement à la lumière de la science de l'histoire, et du coup cette « infamie des infamies » devient « la bénédiction des bénédictions. » Quant à la doctrine de la justification par la foi, en rapport avec cette dernière, elle a donné trop de preuves de son pouvoir consolateur, pour qu'un homme qui n'a pas fait l'expérience de ce pouvoir, l'anéantisse d'un beau mot ou d'un grand geste. Et si même on admet que la foi n'a plus aujourd'hui

son efficace d'autrefois, il est ridicule de lancer des paradoxes aussi fortement réfutés par les faits que celui-ci : « Il n'y a jamais eu de consolation dans le christianisme orthodoxe. » On a presque honte de réfuter de telles énormités.

Une autre inconséquence qui frappe chez Ingersoll est qu'il exalte sans cesse les païens aux dépens des chrétiens, puis il prouve non moins souvent que toutes les vertus et doctrines chrétiennes se retrouvent bien avant l'existence du Christ dans les religions païennes, auxquelles on les a empruntées ; enfin, ces vertus, empruntées des païens, engendrent-elles, par déformation, des maux et des souffrances, c'est le christianisme qui en est seul responsable.

Nous pourrions continuer longtemps cette énumération de preuves de superficialité chez Ingersoll. Ajoutons seulement cette dernière considération : si le christianisme a pu acquérir tant de puissance dans le monde et supplanter d'autres croyances, ne peut-on pas légitimement en inférer qu'il y avait en lui quelque chose de mieux que les infamies dont Ingersoll le rend responsable, quelque chose de plus fort que dans les croyances qu'il a supprimées ? En fait, ce quelque chose a été si fort qu'il a contrebalancé même ces gigantesques sottises et ces abominables superstitions que tout le monde aujourd'hui est d'accord pour condamner. Où est tout à coup le bel optimisme d'Ingersoll relatif au progrès de l'intellectualité de notre race ? C'est bien lui qui a démontré à plusieurs reprises que les hommes s'étaient toujours créés les dieux qu'il leur fallait à chaque étape de leur développement, et qu'un dieu ou une catégorie de dieux étaient toujours meilleurs que le ou les précédents ; pourquoi alors cette exception... miraculeuse à l'égard du christianisme, qui est venu après les religions plus distinguées des Grecs et des Romains et qui a vécu beaucoup plus longtemps qu'elles ? Comment se fait-il que ce représentant de la lumière ait laissé sans jamais y toucher cet intéressant problème ?

* * *

Si cela ne nous eût pas mené trop loin, il aurait été plus intéressant de voir les arguments opposés à Ingersoll par ses

propres adversaires. Quelques-uns, dans le nombre, sont admirables. Il faut citer particulièrement les pièces de polémique fournies par le Dr Field, rédacteur de l'*Évangéliste* de New-York, et celle de Gladstone. A titre de discipline régulière, l'apologétique nous a toujours semblé plutôt hors de place en théologie. Tandis qu'on peut demander au premier théologien venu d'être quelque peu dogmaticien, moraliste ou exégète, il faut à l'apologète, s'il ne veut pas faire plus de mal que de bien, un tact et une largeur de vues si exceptionnels que le génie seul peut s'y essayer sans compromettre sa cause. Les deux auteurs mentionnés se sont révélés vraiment comme apologètes consommés ; ils ont su relever avec une simplicité et une grandeur parfaites ce qu'il y a de profond dans le christianisme. Il est une chose surtout dont ils nous ont convaincus et sur laquelle nous voudrions insister ici, à savoir qu'une conception adéquate, ou simplement une conception sérieuse des doctrines chrétiennes, n'est absolument pas accessible à chacun ; c'est, croyons-nous, une leçon à retirer des controverses Ingersoll en Amérique. N'est-il pas écœurant de voir ces belles croyances de la régénération et de la rédemption, ces problèmes sublimes de la prédestination et de l'amour divin, méconnus, foulés aux pieds, ridiculisés par des gens sans culture, qui sont d'autant plus violents qu'ils comprennent moins ce qu'ils attaquent ? Ingersoll n'est pas un homme ordinaire, certes. Si cependant il a pu se tromper aussi grossièrement, comment demander aux masses de se prononcer sur ces questions ? C'est à notre sens l'erreur, ou si l'on veut la faiblesse du protestantisme, que la liberté de pensée accordée aux fidèles. Nous voudrions presque dire que c'est une sottise à laquelle simplement on ne fait pas attention parce qu'on l'a toujours vue et considérée comme un axiome dans nos milieux réformés. Les discussions des théologiens sérieux et conséquents en sont la preuve la moins équivoque : il y a dans les croyances chrétiennes une profondeur qu'il n'est point donné au premier venu de pénétrer. Il y a là une question de fait : l'égalité des intelligences n'existe pas, et aussi longtemps que tel sera le cas, — c'est-à-dire toujours, — le principe d'accorder à tous indifféremment le même droit de

prononcer sur des questions théologiques — ou autres — est une flagrante anomalie. Les anciens avaient les initiations aux mystères et n'offraient à la foule que des symboles clairs et accessibles au niveau de son entendement ; ils avaient raison. Le catholicisme a continué dans cette voie. Le protestantisme, à tort selon nous, l'a abandonnée. La conscience de l'anomalie qui en est résultée peut bien n'être pas étrangère au mouvement qui a entraîné plusieurs des hautes intelligences de notre siècle du protestantisme vers le catholicisme.

On dira que le protestantisme devait se produire et que de plus cette révolution nécessaire du seizième siècle ne pouvait assumer d'autre forme que celle du libre examen. Nous ne voyons rien à répondre ; et nous ne proposons ici aucune solution. Seulement, dans notre critique, nous partons tout aussi bien d'un fait et non seulement d'un fait historique, mais d'une vérité qui est un fait de tous les temps, quand nous disons que les intelligences seront toujours inégales et qu'à ce point de vue le protestantisme, même s'il est historiquement justifié, ne sera jamais une solution définitive au problème des croyances religieuses. Le protestantisme, comme l'idéal proclamé par la révolution française deux siècles plus tard, est une chimère, sublime, mais une chimère ; et son erreur a été signalée avec force par ses adversaires de tous les temps, depuis Bossuet au dix-septième siècle, dans son *Histoire des variations*, jusqu'à Goyau dans ses admirables articles de la *Revue des Deux Mondes* d'il y a peu d'années.

C'est la conscience de cette même anomalie qui, sans avoir jamais été clairement exprimée, est probablement l'inspiratrice première de la pensée des Schleiermacher, des Ritschl, des Sabatier et de leurs disciples sans cesse croissant en nombre, pensée consistant à placer la religion dans le sentiment, qui paraît bien plus universellement le même chez tous que l'intelligence, et par conséquent justifie davantage l'égalité des individus réclamée par le protestantisme. Cette solution cependant n'est pas satisfaisante. Elle arrive tout simplement à déclarer la foi, ou, pour contenter des penseurs subtils, disons le contenu de la foi, indifférent ou tout au moins secondaire.

Et, dans ce cas, nous retombons dans l'ancien système des mystères et du catholicisme : deux classes de chrétiens, les théologiens d'une part, et les laïques légitimement indifférents aux dogmes de l'autre.

En résumé, et pour nous placer à un point de vue plus général encore : L'homme en face de la religion nous semble se mouvoir toujours entre deux alternatives également inacceptables : *ou bien* la foi, ou connaissance de vérités théologiques, a une valeur absolue, et alors tous les hommes qui veulent être sauvés doivent être considérés comme aptes à juger ces doctrines et à les apprécier également, *ou bien* cette connaissance est inutile au salut, et alors on retombe dans la négation du principe du protestantisme.

Maintenant revenons aux controverses Ingersoll en Amérique. De telles discussions ne sont possibles que dans un pays protestant ; et parmi les pays protestants, pouvons-nous ajouter, elles ne sont possibles qu'en Amérique. Voici pourquoi : En Europe une aristocratie de la pensée a toujours été implicitement reconnue. Personne n'a jamais cru absolument à l'égalité des intelligences. Le principe a pu être proclamé, personne ne s'est jamais aventuré à le mettre en pratique ; pas plus les laïques, qui en général ont eu nettement conscience de leur faiblesse en ces matières, que les personnes qui ont vraiment étudié de près les questions théologiques. Un homme cultivé, chez nous, sait en effet que si l'on pouvait être convaincu par elles, des raisons telles que celles alléguées par Ingersoll viennent d'elles-mêmes à l'esprit de quiconque les cherche, qu'il n'est pas besoin de les exprimer comme quelque chose de très sage ; qu'en outre, si le problème était aussi simple que cela, il serait résolu depuis longtemps.

Tout autres sont les circonstances en Amérique, un pays civilisé, mais point encore cultivé. Le niveau général n'est pas assez élevé pour qu'on sente l'égarement qu'il y a à aller jusqu'au bout du principe théoriquement accepté. On se croit au contraire très progressiste en proclamant très haut la démocratisation des esprits. Les adversaires du christianisme, tels qu'Ingersoll, peuvent donc sérieusement croire qu'ils ont affaire,

dans l'histoire de la pensée religieuse des dix-neuf siècles passés, à une bande de gros imbéciles, et qu'ils peuvent faire usage de l'épais sens commun de la foule pour réfuter d'un coup tous les grands penseurs chrétiens. Pour nous, il nous semble presque sacrilège d'opposer, comme l'a fait Gladstone, la profondeur d'un Pascal aux dénonciations déclamatoires d'un Ingersoll.

La suffisance est sœur de la médiocrité, et la médiocrité fille de l'ignorance. Nous ne faisons pas de reproche à l'Amérique ; elle est jeune et rien ne s'acquiert moins rapidement qu'une culture vraie et profonde. Mais son ingénuité dans l'application conséquente du principe du protestantisme ne rend pas la démonstration moins évidente, que le christianisme, ou plutôt l'Eglise, née de la réforme, souffre d'un mal incurable.

Relever ce point a été notre but essentiel en faisant part ici du caractère des discussions théologiques aux Etats-Unis de nos jours. Il est de notre devoir d'ajouter cependant que dans ces dernières années quelques hommes de fond et de mérite ont abordé les problèmes religieux sous une forme très sérieuse. Citons seulement deux noms : le grand psychologue William James, et le Dr Josiah Royce, son collègue à l'université d'Harvard, à Cambridge. Nous espérons parler d'eux un jour, ici-même ou ailleurs.

Août 1899.
